

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 AVRIL 2014



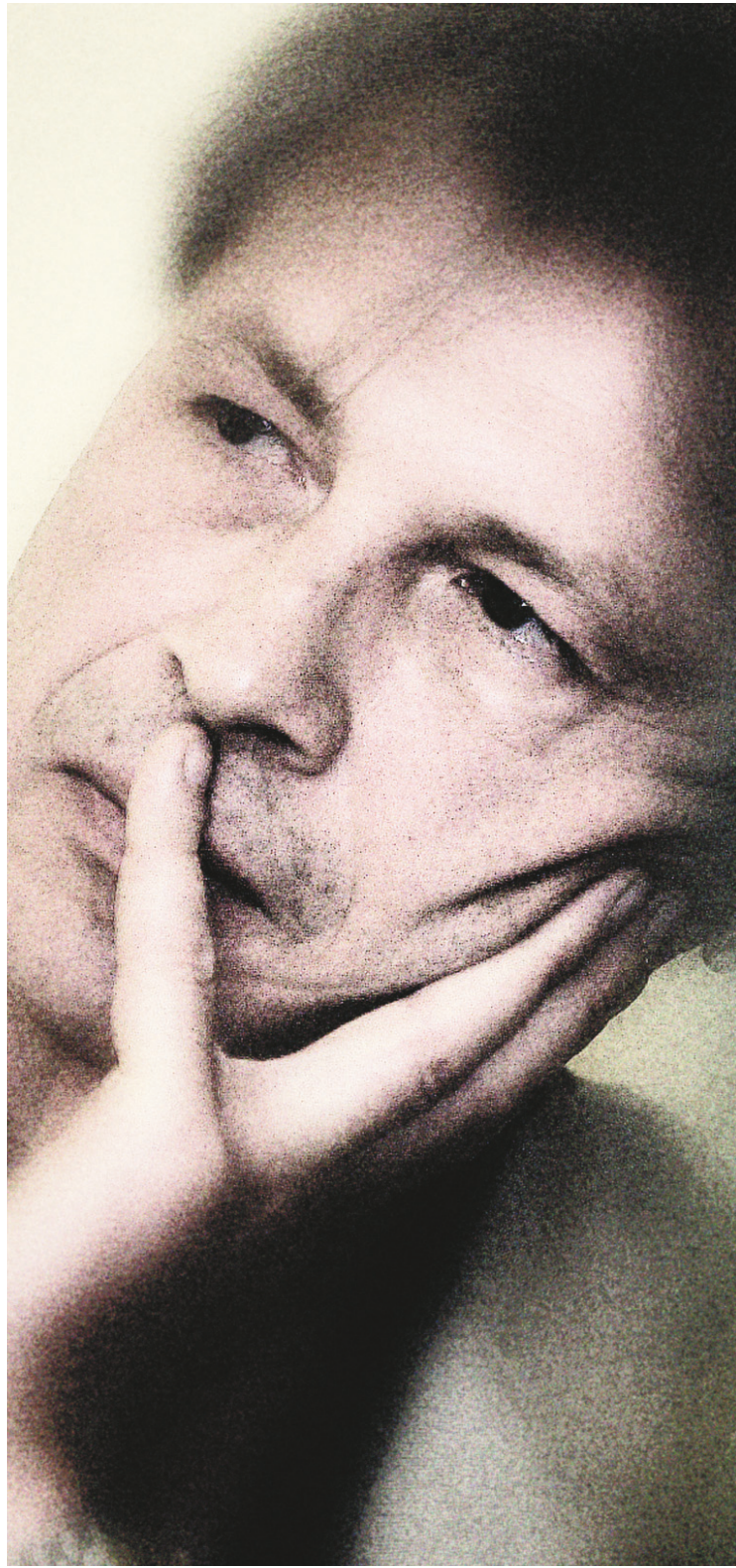
JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LES ŒUVRES POSTHUMES

La littérature en héritage



CHRISTIAN BLAIS



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Comment choisir dans les brouillons laissés par un auteur récemment décédé ce qui est privé et ce qui doit être publié? Conversations avec les héritiers littéraires de Nelly Arcan, Vickie Gendreau et Gaétan Soucy.

CATHERINE LALONDE

Les grandes œuvres littéraires, dit-on, sont immortelles. Mais pas les auteurs, humains, bien sûr, très humains. Lorsqu'ils s'endorment du sommeil de la tombe, sur leur testament se retrouvent leurs droits d'auteur, mais aussi parfois des pages et des pages de textes, des brouillons, des œuvres finies, des notes éparées. Comment, héritier, gérer un testament littéraire? Comment décider, entre la fiction, la correspondance, les fragments, ce qui sera publié de façon posthume? Quels mots ressusciter?

Être héritier littéraire est un rôle important, estime Éric de Larochellière, éditeur au Quartanier de Vickie Gendreau. «Un rôle délicat, très inconfortable, où t'es tout le temps en train de te poser des questions

éthiques.» C'est un autre de ses auteurs, Mathieu Arsenault — il vient tout juste de signer *La vie littéraire* (voir notre critique en page F 3) —, qui se retrouve successeur des textes laissés par la jeune auteure, décédée à 24 ans en mai 2013 des suites d'une tumeur cérébrale, quelques mois seulement après avoir publié *Testament*, un premier livre reçu comme une fulgurance.

Les deux hommes ont travaillé ensemble, avec la révisseuse attachée au travail de Gendreau, pour éditer à titre posthume *Drama Queens* (voir notre critique en page F 3). «Je sais des choses sur la façon dont Vickie travaillait, poursuit de Larochellière, Mathieu en sait d'autres: on n'a pas le même rapport à ses textes, mais on se complète pour arriver au livre qui sera le plus fidèle possible à ce qu'elle avait fait, mais aussi à ce qu'elle aurait fait en processus éditorial. Parce que c'est une auteure qui y était très active.»

Arsenault a eu la chance de discuter avec Gendreau avant son décès de l'importance «de ne pas réifier l'œuvre. Je ne suis pas en vénération devant ses textes. Il ne faudrait pas décider de ne toucher à rien parce qu'elle est décédée, mais il ne faut pas non plus réécrire». N'empêche, l'absence de l'a-

teure, même en fin de processus, rend toute question complexe. «Elle utilisait parfois le mot TV, parfois télé ou télévision, par exemple, illustre l'éditeur. Si tu travailles avec ton auteur, tu tranches une question comme ça à la vitesse de la lumière. Là, il fallait qu'on discute, de tout.»

Friction de la mémoire

Sayaka Ehara-Soucy, 22 ans, poursuit ses études asiatiques et a entrepris la lecture des textes laissés par le décès de son père Gaétan Soucy, le 9 juillet dernier. «Il y a un gros disque dur externe et toute une

tour d'ordinateur bourrés de textes. Une quantité. J'essaie de prendre mon temps.» Elle se retrouve presque sans instructions posthumes «parce qu'il ne pensait pas partir si vite», à 54 ans. Ehara-Soucy sait bien qu'en tant qu'auteur, son père était un perfectionniste extrême, quasi maladi. «J'ai l'impression qu'il n'aurait vraiment pas aimé qu'une œuvre qu'il jugeait incomplète soit publiée, même sous le titre d'Œuvre inachevée. Mais la notion d'œuvre complète, où est-ce que ça commence? Et l'œuvre achevée, c'était déjà ambigu pour lui... Même pour La petite fille qui ai-

« Mon père a toujours été un peu comme un nuage, alors je le prends comme s'il m'avait légué un nuage, en fait... »

Sayaka Ehara-Soucy, héritière de Gaétan Soucy

maît trop les allumettes [Boréal, 1998], j'ai trouvé un exemplaire raturé, plombé, corrigé, plein d'encre rouge. Il récrivait même ce qu'il avait déjà publié.»

Le jugement d'Ehara-Soucy est en friction avec ses souvenirs. «Il y a un roman, annoté, préparé pour un éditeur, qui me semble vraiment une œuvre finie, mais il m'en avait parlé comme étant encore loin de ce qu'il voulait faire.» La correspondance — dont une, riche, avec l'auteur français Eric Chevillard — est sûrement trop intime, trop personnelle pour la publication. «Il y a certains moments où c'est difficile de séparer ma vision de lui auteur et de lui père. Il y a des parties de lui que je ne voyais pas, d'autres où maintenant je comprends ce qui se passait dans sa tête.» Elle entend consulter aussi les amis et proches de Soucy avant de rendre ses dé-

cisions. D'ici là, paraîtra le 14 mai la plaquette *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* (Notabilia), dont l'édition avait été décidée par Soucy.

Dans l'œil des autres

Nelly Arcan, elle, avait laissé des instructions claires pour la suite de son œuvre. Le contrat des éditions du Seuil pour la publication de *Burqa de chair* était à sa table de travail, dans l'appartement où elle s'est enlevé la vie, en septembre 2009, à 36 ans. «S'il n'y avait pas eu d'instructions, je ne pense pas qu'on aurait publié, confie l'avocate en droits d'auteur et agente d'artistes Marilène

Bélanger, représentante des ayants droit d'Arcan. La vie d'un auteur, c'est aussi sa vie: quand elle se termine, l'œuvre continue, mais je ne pense pas qu'il faille sortir des

VOIR PAGE F 2 : HÉRITAGE



Les aphorismes et mots d'esprit complets de **Pierre Peuchmaurd**
Page F 4



Jonathan Livernois pense le destin inachevé et tranquille du Québec
Page F 6

ŒUVRES POSTHUMES : LA LITTÉRATURE

HÉRITAGE

SUITE DE LA PAGE F 1

boules à mites des textes qui n'ont pas été publiés du vivant de l'auteur, à moins qu'il n'y ait eu une volonté claire. Nelly, je crois, pensait souvent à son départ et prévoyait bien ses choses.»

Ce qui avait à être publié l'a été. «On ne fouille pas dans son ordinateur pour trouver des inédits. Il faut veiller sur l'intégrité de l'œuvre, qu'elle soit utilisée à des fins qui en respectent le sens. On ne va pas démarcher, on ne pense pas à ce qu'on pourrait faire pour que l'œuvre demeure présente. On accueille les gens qui ont des projets, on les écoute et on les encourage quand on a envie de le faire», comme dans le cas de la pièce *La fureur de ce que je pense*, présentée en 2013 à l'Espace Go, ou pour le projet de film d'Anne Emond. Ou à l'inverse, en réagissant par exemple à la parution en 2011 d'une biographie non autorisée jugée fautive par les ayants droit. «Je pense que personne, vraiment, n'est la meilleure personne pour assurer la suite des choses, réfléchit l'avocate. Quand une personne décède comme ça, surtout une personnalité, tout le monde veut se l'approprier: sa famille, son conjoint, ses amis, ses lecteurs... et tout le monde a une perception différente, a intégré son œuvre différemment. Il faut que l'œuvre existe, simplement.»

Distance et interventions

Les choix de publication posthume, Mathieu Arsenault y fera face dans les prochaines années. «Vickie [Gendreau] m'a fait promettre de publier 10 de ses livres en 10 ans, mais non, je ne vais pas squeezer les textes jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien...» Il en est encore à l'archivage des «600 documents avec des titres uniques, écrits de 18 à 24 ans, beaucoup de choses qu'elle a repassées dans ses livres, des textes de cégepienne aussi, des correspondances». Avec la réviseuse et poète Aimée Verret, il y aura cet été épiluchage de ce fonds d'archives. «On va tout lire comme si c'était du Victor Hugo, faire un travail de génétique de textes et de classement, et de là on regardera ce qui est publishable, et comment on peut faire des livres avec ça», sans trop intervenir afin «que personne ne puisse un jour dire que Mathieu Arsenault a peut-être réécrit les textes de Vickie Gendreau».

Arsenault avait insisté afin que Gendreau laisse un testament littéraire précis. Il avait en tête les déchirements entre les héritiers d'Antonin Artaud — ses neveux —, qui ont passé des années à contester à la spécialiste Paule Thévelin, partie avec les manuscrits, toute autorité sur la publication des œuvres. Dans le genre, les sales histoires de legs sont nom-

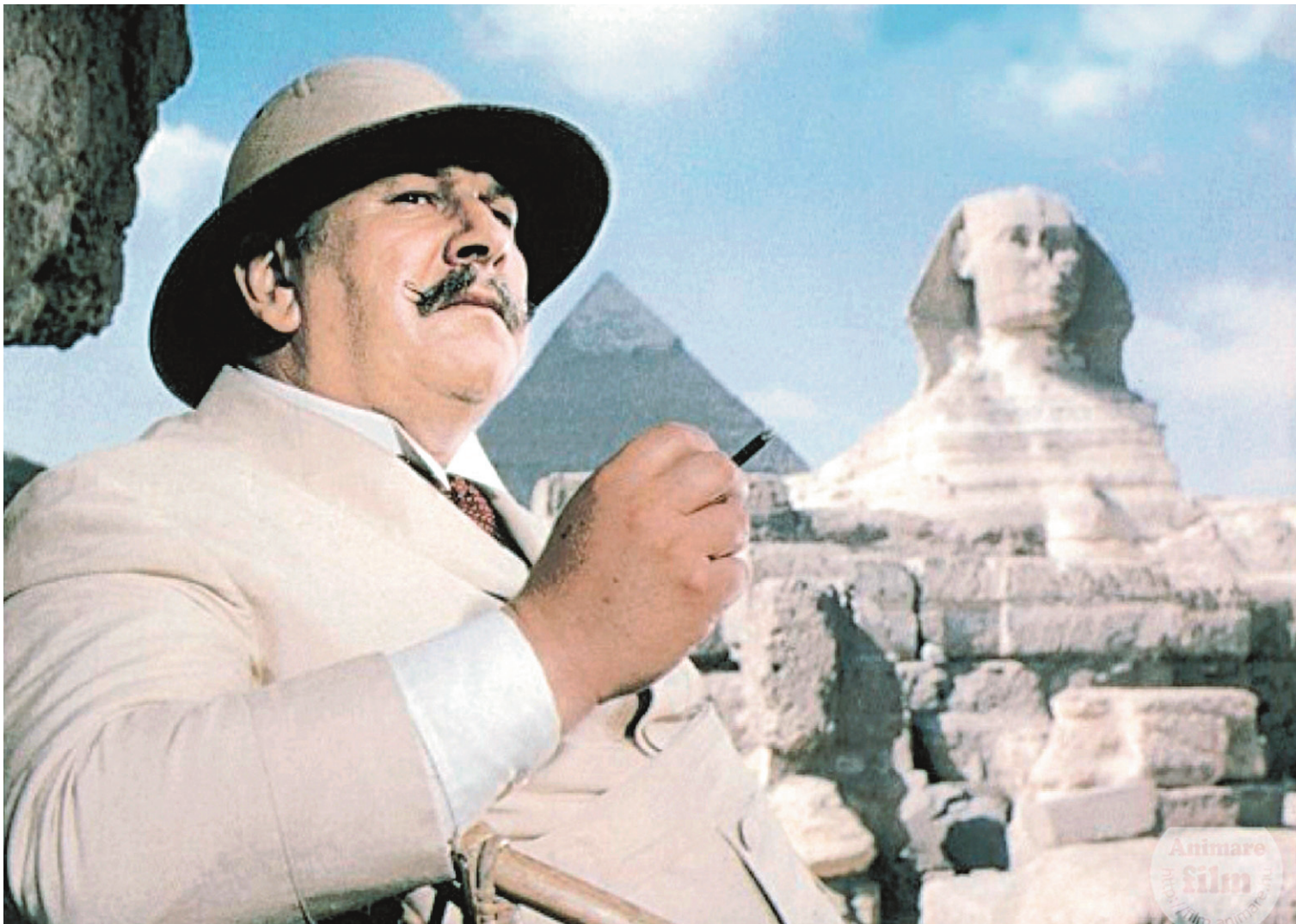
«C'est une question de compétence littéraire et éditoriale. C'est être en mesure de juger de la valeur des textes et de la valeur du geste de publication.»

L'éditeur Éric de Larochellière sur ce que doit être un bon héritier

breuses. L'avocat français spécialiste du droit d'auteur Emmanuel Pierrat a recensé une quinzaine de cas d'espèce, tous arts unis, dans son livre *Familles, je vous hais!* (Hoëbeke, 2010), dont ceux de Stieg Larsson, Uderzo, Michel Foucault, Françoise Dolto ou Saint-Exupéry. «Joyce, Borges, Giacometti, Picasso... Vous héritez et vous êtes chargé de prolonger l'œuvre d'un génie. Pas facile de se débattre avec ça», expliquait-il alors en entrevue, avant d'ajouter avec truculence que, comme artiste, «on laisse ce qu'on a produit avec son cerveau à ce qu'on a produit avec son pénis». Être un bon héritier, dans ces cas-là, «c'est une question de compétence littéraire et éditoriale. C'est être en mesure de juger de la valeur des textes et de la valeur du geste de publication», estime l'éditeur Éric de Larochellière.

Cadeau ou fardeau, le legs littéraire ? Responsabilité certaine, mais profondément émouvante, selon les trois personnes interviewées. «Mon père a toujours été un peu comme un nuage, alors je le prends comme s'il m'avait légué un nuage, en fait...», indique Sayaka Ehara-Soucy. Pour Mathieu Arsenault, la réponse est vive: «Vivre dans l'intimité de ma meilleure amie, dans ce qu'elle avait de plus important, c'est un cadeau. Pouvoir me promener dans l'imaginaire d'une amie, auprès de celle qui m'a appris à écrire fuck pis plotte dans mes propres textes, celle que j'ai suivie et accompagnée, que j'ai vue devenir une écrivaine, que j'ai vue faire et écrire des choses dont je ne la pensais pas capable... Je ne suis pas capable d'en parler, ça me fait fondre en larmes, dit-il, les yeux soudain noyés. Elle n'est pas figée dans mes souvenirs, elle est encore vivante pour moi parce qu'elle est active dans ses textes. Il n'y a pas de plus grand privilège.»

Le Devoir



L'Hercule Poirot d'Agatha Christie (incarné ci-dessus par Peter Ustinov) est sorti indemne d'une tentative d'assassinat par son auteur et renaîtra sous la plume de la Britannique Sophie Hannah.

Ces héros qui ne veulent pas mourir

Leurs créateurs ont beau être morts, les James Bond et autres Hercule Poirot continuent de vivre sous la plume de tâcherons

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il y a 50 ans cette année mourait Ian Fleming, ancien officier du renseignement britannique passé à la postérité grâce à son alter ego littéraire fantasmé: l'agent secret 007, alias «Bond, James Bond». Depuis son décès, six romans mettant en vedette le viril détenteur d'un permis de tuer ont atterri dans les librairies. Fleming n'a écrit aucun d'eux. Solo, ou les plus récentes péripéties romanesques de 007, paraissait récemment en nos terres, signé par William Boyd (Seuil). Les ayants droit du défunt écrivain sont loin d'être les seuls à commander des œuvres inédites à des «auteurs à gages». Même qu'il s'agit d'une tendance lourde.

Prenez *Autant en emporte le vent*, le roman à l'origine du classique cinématographique cantant les amours chichaniers d'une belle du Sud capricieuse et d'un fringant aventurier sur fond de guerre de Sécession. Audacieux pour son époque, l'ouvrage valut à Margaret Mitchell le prix Pulitzer en 1937. Jusqu'à sa mort

en 1949, l'auteure tint à laisser le destin de ses deux protagonistes mythiques en suspens. Ce à quoi remédièrent finalement ses héritiers. Et deux fois plutôt qu'une. D'abord en 1991, avec *Scarlett* (Alexandra Ripley, Livre de poche), qui laissa les successeurs embarrassés, puis en 2007, avec *Le clan Rhett Butler* (Donald McCaig, Pocket). Chacun s'est écoulé à plusieurs millions d'exemplaires, ce qui n'a empêché ni l'un ni l'autre roman de sombrer dans l'oubli.

Quand l'auteur devient marque

Sacrilège aux yeux des puristes, le procédé n'en est pas moins courant. Aux États-Unis encore, les héritiers de Virginia C. Andrews, auteure du très populaire mélodrame gothique en série *Fleurs captives* (J'ai lu), ont fait du nom de la romancière une marque déposée apparaissant sur la couverture de bouquins pondus par Andrew Neiderman (*Pin, L'avocat du diable*, Pocket).

Plus près de nous, l'antihéroïne canadienne-française a elle aussi fait les frais du phé-



WARNER BROS. PICTURES

Bien qu'haï par son créateur, qui l'avait même tué avant de le ressusciter sous la pression populaire, Sherlock Holmes a survécu tant dans la littérature qu'au cinéma. Il apparaît ci-dessus sous les traits de Robert Downey Jr.

nomène. Ainsi la création de Louis Hémon écrite en 1913 connut-elle une seconde vie en deux tomes imaginée par Philippe Porée-Kurrer (*La promesse du lac* et *Maria*, JCL, 1992 et 1999). Et c'est sans compter *Maria Chapdelaine: après la résignation*, de Rosette Laberge (Éditeurs réunis, 2011).

Élémentaire, mon cher banquier

Idem pour Sherlock Holmes, héros d'une kyrielle de films et de téléseries inventé en 1887 par sir Arthur Conan Doyle, qui publia un ultime recueil d'enquêtes en 1927, trois ans avant sa mort. Pour l'anecdote, l'auteur exécrat son détective, qu'il tua puis, cédant à la pression populaire (et financière), ressuscita. Ironiquement, et pas plus tard qu'en 2011, Sherlock Holmes revint encore, plus vivant que jamais, dans *La maison de soie* d'Anthony Horowitz (Livre de poche), un roman commandé par la succession de Conan Doyle. On imagine volontiers l'auteur se retourner dans sa tombe.

Agatha Christie non plus n'était pas folle de son célèbre limier Hercule Poirot, qui jouit lui aussi d'un amour indéfectible de la part d'un public nombreux, en témoigne la série té-

lévisée de ses aventures qui a tenu l'antenne pendant 25 ans. Dans les années 1940, Christie écrivit *Hercule Poirot quitte la scène* (Librairie des Champs-Élysées), chant du cygne du détective belge qu'elle fit publier peu avant son propre trépas, en 1976. Qu'à cela ne tienne, l'un des petits-fils de la «reine du crime» a annoncé l'an dernier la rédaction d'un nouveau Poirot par l'auteure de polars britannique Sophie Hannah.

Ce genre de démarches engendrent des retombées financières considéra-

L'antihéroïne canadienne-française par excellence Maria Chapdelaine a elle aussi fait les frais du phénomène

bien que des personnages de fiction bien-aimés n'aient pas à mourir.» D'aucuns objecteront, à raison, que l'immortalité de Sherlock Holmes, d'Hercule Poirot, de James Bond et consorts était d'ores et déjà assurée.

Le Devoir

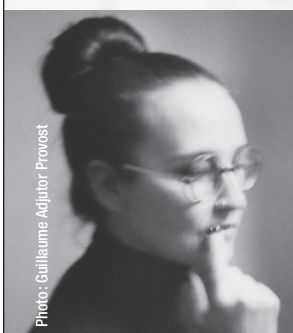


Photo: Guillaume Adjutor Provost

Maude Veilleux

Le Vertige des insectes

roman

Déjà en librairie

www.Hamarcq.ca

Twitter Facebook

Soirée à la librairie Paulines

Journée mondiale du livre 2014



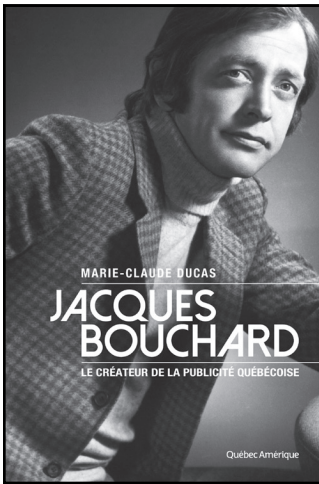
Soirée littéraire
avec **Simon Boulерice**
Mercredi 23 avril 19 h 30

Contribution suggérée: \$ 5



Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

SODEC Québec



MARIE-CLAUDE DUCAS

JACQUES BOUCHARD

LE CRÉATEUR DE LA PUBLICITÉ QUÉBÉCOISE

Québec Amérique

MARIE-CLAUDE DUCAS

JACQUES BOUCHARD

LE CRÉATEUR DE LA PUBLICITÉ QUÉBÉCOISE

«Je recommande, aux jeunes et aux moins jeunes, le livre de Marie-Claude Ducas sur Jacques Bouchard. Un livre d'histoire très documenté, qui se lit comme un roman. Quel homme!»

Jean-Jacques Strélski



LUI, Y CONNAIT ÇA!



Québec Amérique
quebec-amerique.com

EN HÉRITAGE

En prendre plein la gueule



DANIELLE LAURIN

Lire un livre paru à titre posthume, est-ce que ça change quelque chose à la façon dont on le perçoit? Lire *Drama Queens* en sachant que son auteure, Vickie Gendreau, l'a terminé peu avant d'être emportée à 24 ans par une tumeur inopérable au cerveau, ça change quoi?

J'aurais voulu que ça ne change rien. J'aurais aimé lire *Drama Queens* sans rien connaître de l'auteure, de sa vie, de sa mort. Mais c'est impossible. Ce livre va tellement de pair avec la fille qui l'a écrit, avec sa vie, avec sa mort.

Je dis ça, mais je ne connaissais pas personnellement Vickie Gendreau. Je l'ai découverte par son premier livre, *Testament* (Quartanier), paru à l'automne 2012. Justement. Ce livre, déjà, lui collait tellement à la peau. Chronique hétéroclite d'une mort anticipée, *Testament* se présentait comme une autofiction. La narratrice de 23 ans, atteinte d'une tumeur au cerveau, imaginait la réaction de ses proches après sa mort. Elle leur livrait son testament, replongeant dans ses souvenirs, sa vie de danseuse nue, sa peine d'amour dévastatrice. Tout en mesurant au présent les effets de sa maladie.

Ce livre allait bien au-delà du témoignage. Ecriture fragmentaire hors norme, illuminations soudaines, passages fracassants, d'autres bouleversants, imagination jubilatoire et, avec ça, du souffle, de la puissance. Malgré l'aspect un peu fourre-tout, parfois franchement échevelé de ce *Testament*, on assistait à la naissance certaine d'une écrivaine. C'était d'autant plus troublant qu'on craignait pour sa vie. Elle aussi. Impossible de détacher cela de notre esprit.

On l'a vue ensuite à *Tout le monde en parle*, on a mis un visage sur *Testament*, le livre s'est fait chair. On n'était plus dans la littérature. Mais dans la vraie vie. La vie en sursis.

Tout ça pour dire que je n'ai pas pu faire abstraction de tout ce qui précède en ouvrant *Drama Queens*. Tout ça pour dire que je voulais aimer le deuxième livre de Vickie Gendreau à tout prix.

L'obsession de la fin

Plus encore que dans *Testament*, j'ai été déboussolée. Au tout début, nous sommes conviés à une exposition orchestrée par trois filles, de type multimédia, entremêlant performances, installations, cinéma et écriture. Un petit texte-fragment suit. Puis une flopée



Dans son dernier livre, qui vient en fait après son *Testament*, Vickie Gendreau déballe tout en vrac avec l'urgence d'une femme qui sait qu'elle ne pourra pas écrire dix livres. L'auteure apparaît ci-dessus aux côtés de Mathieu Arsenault lors de La Poésie prend les parcs, en août 2009.

d'avertissements. Dont celui-ci: «*Tu es condamné au souvenir dans ce livre. Tu peux toujours le poser. Il n'est pas trop tard. Il n'est jamais trop tard pour poser un livre.*» Ces adresses au lecteur vont revenir souvent par la suite. Et, de plus en plus insistante, il y aura cette idée que nous ne sommes pas obligés de poursuivre la lecture. Comme si la narratrice nous mettait au défi?

Des personnages apparaissent, repartent puis reviennent, parfois pour nous parler de leur amie atteinte d'un cancer au cerveau... Même subterfuge que dans *Testament* jusqu'à un certain point: c'est dans le regard des autres qu'on voit se dessiner le personnage central. Puis, sans transition: «*Comment est-ce que ça se passe mourir? Est-ce qu'on vibre et qu'il est écrit GAME OVER? Ou c'est le truc de la lumière blanche et du tunnel?*»

Reviennent aussi ponctuellement des images d'exposition, on entre dans une salle, ça s'anime. Et puis des scénarios de courts métrages expérimentaux s'insinuent un peu partout. Dans l'un d'eux: «*Josée Yvon arrive en panique avec un tutu. Paraît qu'il y a un freak qui vient de scier la jambe de Marie Uguay avec sa chainsaw.*»

Au bout d'un moment, le mécanisme commence à se mettre en place. Le mécanisme du mélange exposition-cinéma-écriture. Le tout parsemé de dialogues, souvent surréalistes, de confidences éparées aussi.

Encore plus fourre-tout que *Testament*, me suis-je dit. Plus décousu, plus fantaisiste aussi.

D'accord, il y a des perles au milieu de ce magma littéraire à bâtons rompus, mais encore. Page 20, je tombe sur ceci: «*Ça sent si bon dans l'appartement. Je fais des biscuits au chocolat blanc et à l'orange. Quand ça ne va pas, c'est ce qu'il faut que je mange.*»

Je me dis: tiens, le livre aurait pu commencer ici. Je me dis aussi que ça donne l'impression d'entrer dans un autre livre.

Je me dis: et si Vickie Gendreau retardait le moment d'entrer de plain-pied dans son histoire? Elle nous en met plein la vue, elle nous fait son cinéma, ça oui. Elle multiplie les apartés, les digressions, les enchaînements de phrases, de textes, de scènes, qui semblent sans rapport entre eux. Elle fait diversion? Elle s'amuse? Elle s'emballe? Elle s'évade? Elle se change les idées? Elle nous change les idées? Elle nous provoque? Elle joue avec ses lecteurs, elle le sait. Elle nous invite d'ailleurs de plus en plus souvent à poser le livre, à le mettre de côté.

La mort (presque) en direct

Mais plus on avance, plus on accroche. Et c'est là qu'elle est forte. Plus on avance, plus la maladie la gagne, plus son corps la lâche, plus la mort approche, plus elle le dit et



PASCAL LYSAGHT

s'en veut de le dire, mais elle ne peut faire autrement. «*Tu trouves ça lourd, han?*»

Elle promet régulièrement qu'elle va écrire sur autre chose, qu'elle va continuer à nous raconter des histoires qui n'ont rien à voir. Continuer à nous distraire, à se distraire. Mais arrive un moment où ce n'est plus possible.

Vers la mi-chemin du livre, déjà, elle note: «*J'ai décidé que j'allais vivre dix ans et que j'allais écrire dix livres. Pour les dix ans, fail. Mais rien ne m'empêche d'écrire dix livres.*» C'est un moment clé dans *Drama Queens*, me semble-t-il. J'ai pensé: c'est ça qu'elle fait finalement? Elle tente de faire rentrer tous les livres qu'elle aurait voulu écrire en un seul, son dernier?

Puis, vers la fin: «*Ça me ferait chier, de mourir. Il y a encore tant de choses à dire, à raconter. [...] Je me disais tout le temps qu'il fallait que je garde des trucs à raconter. Too late. Là, je déballe tout.*»

Et c'est très exactement ce qu'elle fait: elle déballe tout. C'est ce qui fait que la lire, c'est oublier qu'elle est morte, en quelque sorte. C'est la sentir en vie, la voir lutter contre la mort avec l'énergie du désespoir, la voir s'accrocher à son ordinateur pour écrire encore et encore. C'est saisir la mesure de son intelligence, de son humour noir, de sa rage. Lire *Drama Queens*, c'est en prendre plein la gueule.

DRAMA QUEENS

Vickie Gendreau
Le Quartanier
Montréal, 2014, 200 pages

Trop de livres, trop de mots, trop d'auteurs

La fin du monde littéraire serait-elle à nos portes?

CHRISTIAN DESMEULES

Il faudrait écrire, bien sûr. Mais le temps manque, nos yeux sont déjà fatigués d'avoir trop lu, notre poignet endolori d'avoir réussi à atteindre un autre niveau à Angry Birds, demain peut attendre encore un peu. Et «*faire des j'aime sur facebook est plus facile que commenter est plus facile que regarder est plus facile qu'écouter est plus facile que lire est plus facile qu'écrire.*»

Et puis, soyons francs, écrire pour qui? Les librairies ferment les unes après les autres, les sections cuisine engraisser et remplacent peu à peu l'espace où on tolérerait encore la poésie, chaque nouvelle rentrée déverse la production récurrente de «*romanciers du travail bien fait*», plus intéressés à faire ronronner les lecteurs qu'à les empêcher de dormir. La fin du monde littéraire serait-elle à nos portes?

La narratrice lucide et asservie de *La vie littéraire*, le troisième titre de Mathieu Arsenault, a vingt ans «*et des pous-sières*» et se perçoit elle-même comme «*le produit compliqué d'une époque surchargée*» où le

divertissement est roi. Astéroïde ou parasite, elle gravite dans le petit milieu littéraire montréalais, sait des choses et connaît des gens: «*nous savions très jeunes nous faire la bise et préparer une rentrée culturelle nous avions le meilleur réseau social de toute l'histoire nous célébrions david foster wallace fred pellerin carrère volodine.*»

Pour elle, la littérature devrait être cette chose sacrée et dense qui a le pouvoir de changer la vie, de la remplir, de lui donner un sens, voire de la remplacer. Et comme tout un chacun, elle rêve d'écrire, de «*taper sa vie*» et de la production récurrente de «*romanciers du travail bien fait*», plus intéressés à faire ronronner les lecteurs qu'à les empêcher de dormir. La fin du monde littéraire serait-elle à nos portes?

La narratrice lucide et asservie de *La vie littéraire*, le troisième titre de Mathieu Arsenault, a vingt ans «*et des pous-sières*» et se perçoit elle-même comme «*le produit compliqué d'une époque surchargée*» où le

divertissement est roi. Astéroïde ou parasite, elle gravite dans le petit milieu littéraire montréalais, sait des choses et connaît des gens: «*nous savions très jeunes nous faire la bise et préparer une rentrée culturelle nous avions le meilleur réseau social de toute l'histoire nous célébrions david foster wallace fred pellerin carrère volodine.*»

Génération rétro éclairée

Patchwork de proses monologuées, comme l'était avant lui *Vu d'ici* (Triptyque, 2008), dans lequel Mathieu Arsenault traquait sur un mode critique l'engourdissement général, notre ruminant condition de consommateurs aux yeux dans la graisse de bines collés sur le petit écran, *La vie littéraire* est une sorte de cri du cœur d'une génération qui se disperse. «*On cherchait la liberté dans des miettes du passé même si on se rendait compte que la culture n'était plus qu'un monument surveillé par dix mille gardiens de sécurité étouffés par la paperasse.*»

Contempteur stylé du confort et de l'indifférence, l'auteur d'*Album de finissants* (Triptyque, 2004) livre ici un autre brûlot désabusé qui montre du doigt l'immobilisme ambiant. Et le sentiment d'urgence qui le traverse fait écho aux incanta-

tions de Vickie Gendreau, *Testament* et *Drama Queens*, dont Mathieu Arsenault, proche de l'écrivaine décédée récemment, avait accompagné l'écriture.

Trop de livres finira-t-il par étouffer la littérature? Un avis radical et nostalgique, peut-être un peu alarmiste, qui dénonce la galopante érosion du sens au profit du divertissement et de la fausse sincérité. Et un pied de nez à tous les systèmes: «*si le piratage tue le livre trouvez-moi un tricorne un perroquet et une patch et regardez-moi ne plus jamais rien acheter de ma vie vivre en marge de l'industrie mais vivre et ne plus jamais mettre les pieds dans un salon du livre.*»

Un petit livre plein d'épines conçu pour être lu d'abord dans l'urgence avant d'être relu lentement. Écrit pour écorcher, faire réfléchir ou faire mentir.

Collaborateur
Le Devoir

LA VIE LITTÉRAIRE

Mathieu Arsenault
Le Quartanier
Montréal, 2014, 112 pages

LIVRES

Classe économe

Chroniques d'un vélocipède au long cours

DAVID DESJARDINS

Juste après le pont à l'entrée du hameau miteux d'Elkton, en Virginie, deux gros élastiques gisent en bordure de la route, détachés de la cargaison qu'ils servaient probablement à tenir en place sur une voiture. On dirait des couleuvres séchées. L'enseigne délavée de 7 Up à la porte d'un resto décati nous souhaite la bienvenue, et à l'insu de mes amis cyclistes je souris. Pour moi-même. Pour Mathieu Meunier, surtout.

Parce que c'est le type de paysage qu'il décrit dans *Un vélo dans la tête*. Cette ruralité rugueuse, hors du temps. Et aussi parce qu'il y fait une remarque concernant l'omniprésence de ces élastiques sur la route. Bêtes inertes que j'évite, craignant leurs redoutables crochets. Lui les ramasse pour faire tenir son barda calamiteux. Un bagage de cyclotouriste aussi bancal que l'organisation de ce voyage dont il fait le récit, et qui doit lui faire descendre toute la côte ouest, jusqu'à la Terre de Feu.

Familier de ces courts textes, autrefois publiés sous forme de chroniques dans la version numérique du défunt magazine *P45*, j'ai redécouvert avec bonheur ce voyageur allergique à la technologie, joyeusement désorganisé, qui explore l'Amérique par à-coups, retournant parfois faire le plein de fric dans le nord du Québec où il travaille pour une compagnie aérienne.

Zen et entretien de la bicyclette

Ici, l'acte de pédaler est moins sportif qu'intellectuel. Plus ethnologique que spirituel. Meunier cherche un sens à ce qui l'entoure plutôt qu'à sa propre existence. Habilement, avec une efficace économie de moyens, il se contente de faire des inventaires de paysages, de sensations.

Même ses mésaventures se révèlent le plus souvent banales, sans grande conséquence, son style comme la nature de son périple étant l'affaire de demi-teintes, d'une langue qui se délie naturellement, comme la jambe du cyclo



au long cours.

C'est la plus grande qualité du cycliste comme de l'auteur: fuir l'épate. S'il évoque la lecture d'Aldous Huxley, c'est surtout pour citer les annotations d'une mystérieuse Soyouz, ancienne propriétaire du livre déniché en bouquinerie. Quant aux performances, elles sont non seulement modestes, mais pratiquées au volant d'un épouvantable vélo de montagne Poliquin, fini de souder bien avant la mort de Kurt Cobain.

Mais Meunier aime son vélo minable. Comme il aime les dépanneurs miteux, le mauvais café, les motels, le camping inconfortable et, je le soupçonne, les petits bobos qui éperonnent la dépendance occidentale au confort.

Ce livre se lit comme Meunier voyage: au goutte-à-goutte. De petites doses d'un antidote à la normalité, contrepoison pour obsédés de la performance. On laisse perfuser. Et on se surprend, sur la route, à réduire la cadence, puis à sourire en lâchant le bitume des yeux pour s'imprégner du paysage.

Collaborateur
Le Devoir

UN VÉLO DANS LA TÊTE

Mathieu Meunier
Marchand de feuilles
Montréal, 2014, 234 pages

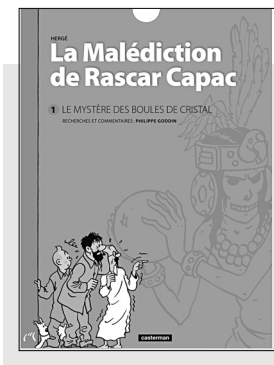
Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 7 au 13 avril 2014			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	NB DE SEMAINES
▼ Romans québécois			
1	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/ Guy Saint-Jean	-/1
2	Messonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise	1/3
3	Gaby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique	2/3
4	Messonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise	3/3
5	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Anne Robillard/Wellan	5/9
6	Chroniques d'une p'tite ville • Tome 3 1956	Mario Hade/Les Éditions réunis	4/4
7	Louise est de retour	Christine Brouillet/Homme	7/7
8	Le secret de Lydia Gagnon	Claire Pontbriand/Goélette	6/3
9	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditions réunis	10/18
10	Détours sur la route de Compostelle	Myliène Gilbert-Dumas/VLB	8/2
▼ Romans étrangers			
1	Central Park	Guillaume Musso/XO	1/2
2	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel	-/1
3	La nuit leur appartient • Tome 2	Sylvia Day/Michel Lafon	-/1
4	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel	2/7
5	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon	4/13
6	Georgian • Tome 1 Si vous le demandez	Sylvia Day/Flammarion Québec	3/5
7	Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	9/11
8	Trainée de poudre	Patricia Cornwell/Flammarion Québec	5/4
9	La nuit leur appartient • Tome 1 Les rêves...	Sylvia Day/Michel Lafon	-/1
10	Dark secrets	Michael Hjorth/Hans Rosenfeldt/Prisma	7/8
▼ Essais québécois			
1	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB	-/1
2	Meurs de province	François Ricard/Boréal	9/3
3	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété	2/7
4	Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille...	Jonathan Livernois/Boréal	-/1
5	Précis républicain à l'usage des Québécois	Danic Parenteau/Fides	3/3
6	Le prochain virage	François Tanguy/Steven Guilbeault/Druidé	4/5
7	Henri-Paul Rousseau, le siphonneur de la Caisse de dépôt	Richard Le Hir/Michel Brûlé	-/1
8	Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez	Louis-Bernard Robitaille/Denoël	8/2
9	Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté...	Jacques Godbout/ Mathieu Bock-Côté/Boréal	-/1
10	Reinventer le Québec. Douze chantiers à entreprendre	Marcel Boyer/ Nathalie Elgrably-Lévy/Stanké	5/4
▼ Essais étrangers			
1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	2/24
2	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	1/9
3	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	3/5
4	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry/ Claude Capelier/Robert Laffont	7/9
5	L'Indien malcommode. Un portrait inattendu...	Thomas King/ Daniel Poliquin/Boréal	4/7
6	Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir...	Boualem Sansal/Chablis/Novalis	8/5
7	Le déni. Enquête sur l'inégalité des sexes dans l'Église	Maud Amandier/ Alice Chablis/Novalis	-/1
8	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Payard	-/1
9	Agir de concert. Le Canada dans un monde en mouvement	Joe Clark/Stanké	6/2
10	Le couple. Le désirable et le périlleux	Robert Neuburger/Payot	-/1

1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	2/24
2	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	1/9
3	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	3/5
4	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry/ Claude Capelier/Robert Laffont	7/9
5	L'Indien malcommode. Un portrait inattendu...	Thomas King/ Daniel Poliquin/Boréal	4/7
6	Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir...	Boualem Sansal/Chablis/Novalis	8/5
7	Le déni. Enquête sur l'inégalité des sexes dans l'Église	Maud Amandier/ Alice Chablis/Novalis	-/1
8	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Payard	-/1
9	Agir de concert. Le Canada dans un monde en mouvement	Joe Clark/Stanké	6/2
10	Le couple. Le désirable et le périlleux	Robert Neuburger/Payot	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.
© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

LA MALÉDICTION DE RASCAR CAPAC
Hergé et Philippe Goddin
Casterman
Bruxelles, 2014, 134 pages

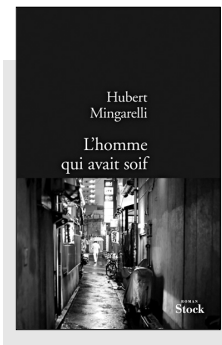


ÉDITIONS MOULINSART / CASTERMAN

Dessin tiré de *La malédiction de Rascar Capac*

C'est la quadrature du cercle : comment renouveler et assurer la croissance d'un patrimoine littéraire immuable, fixé dans le temps, depuis la mort subite de son créateur ? Patrimoine, par surcroît, qui s'est répandu un album à la fois dans la plupart des foyers lettrés du globe, jusqu'à ce point de saturation que les ayants droit cherchent désormais à combattre. *La malédiction de Rascar Capac* incarne leur stratégie commerciale. Le projet éditorial piloté par les éditions Moulinsart et Casterman tente en effet de donner un deuxième souffle à l'œuvre d'Hergé avec des albums alliant planches originales commentées et expliquées par le tintonologue Philippe Goddin. Ici, on ouvre le bal avec l'univers des *7 boules de cristal*, dont chaque détail, mais aussi le travail documentaire qui a présidé à sa naissance par épisode, entre 1943 et 1944 dans les pages du *Soir*, est passé au crible par le spécialiste. C'est bien, mais sans doute un peu trop pour plaire à d'autres lecteurs que les maniaques.

Fabien Deglise



ROMAN

L'HOMME QUI AVAIT SOIF
Hubert Mingarelli
Stock
Paris, 2014, 155 pages

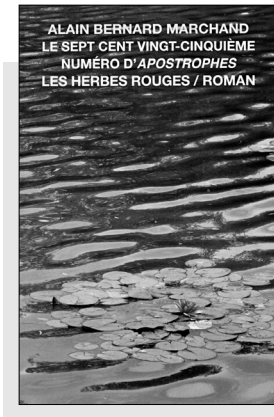
Le long métrage *Les 4 soldats*, inspiré par le roman *Quatre soldats* d'Hubert Mingarelli et réalisé par Robert Morin, remportait le prix du public au Festival international de films Fantasia en 2013. Mingarelli, grand navigateur, avait, quant à lui, décroché en 2003 le Médicis pour ce roman sur l'amitié pendant la guerre. *L'homme qui avait soif* ressemble à tous les romans de Mingarelli : un scénario sobre, des caractères masculins, peu ou pas de femmes (contrairement au film de Morin), enfoncé dans l'espace dur et limpide. Avec ses phrases minimales, pour des adultes restés ados, ses chapitres de deux ou trois pages en plans-séquences nets, aux silhouettes claires sur un fond japonais, parions qu'il inspirera encore le cinéma. Ce conte d'un homme qui court après sa valise oubliée dans un train, et qui contient un œuf rouge, cadeau de mariage, est prétexte à des saynètes qui s'impriment tel un dessin animé. Symboles à découvrir, jolis tracés.

Guyllaine Massoutre

14^E PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA

Voix d'auteurs

Créé en 2000, le Prix des lecteurs Radio-Canada promeut la littérature issue des milieux francophones minoritaires au Canada. Six œuvres de fiction concourent. Le lauréat 2014 sera connu le 30 avril à l'émission *Pénélope McQuade*. D'ici là, *Le Devoir* présente un finaliste chaque semaine.



ROMAN

LE SEPT CENT VINGT-CINQUIÈME NUMÉRO D'APOSTROPHES
Alain Bernard Marchand
Les Herbes rouges
Montréal, 2013, 162 pages

CATHERINE LALONDE

Faux *transcript* ou mise en scène imaginée d'un énième épisode de la désormais célèbre émission littéraire française *Apostrophes*, le dixième livre du poète, essayiste et romancier Alain Bernard Marchand est le récit du parcours d'un lecteur. Ce jeune auteur fictif invité, à peine poussé hors du soliloque par l'animateur, retrace ses rêveries de lecteur solitaire, les souvenirs qu'elles lui ont laissés et les mémoires qu'elles ramènent, de Hergé à Marguerite Yourcenar, de Platon, Shakespeare, Molière, Woolf, Camus à Albertine Sarrafin, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme ou Guy Des Cars. Entre autres.

« J'ai voulu voir ce qui subsistait en nous de certains livres par le seul recours à la mémoire, dira l'auteur. Peut-être ai-je aussi cherché à prendre une revanche sur les sermonnaires qui poussent les livres derrière les grilles d'analyse [...] » La critique d'un certain discours sur le littéraire est évidente, le roman est aussi comme une longue lettre d'amour aux livres aimés. Mais on le comprend plus qu'on le sent, car le huis clos et le faux monologue engoncent la narration et la langue dans un procédé certes rigoureux, mais qui manque de porosité et garde les élans, le souffle, ces mouvements qui font qu'une prose contamine, ces mouvements dont le personnage parle tout au long du livre, trop contrôlés pour ne pas tenir le lecteur à distance.

Le Devoir



ANTOINE PEUCHMAURD

Pierre Peuchmaurd était un geyser de mots d'esprit, tambouille d'un inconscient rieur, jeux insolents et bon enfant.

Des mots dans un lance-pierre

L'Oie de Cravan publie l'œuvre intégrale posthume de Pierre Peuchmaurd, poète de l'étonnement versé dans l'art de vivre du côté de l'éclair. Il n'a voué sa plume qu'aux aphorismes.

GUYLLAINE MASSOUTRE

À L'Oie de Cravan, on fabrique des livres originaux et singuliers, matériellement soignés, objets pensés pour chaque texte, dessin ou illustration (parfois il n'y a qu'images et graphisme). Cette collection de livres poétiques offre sa riche teneur en sourires et en présence libertaire, son côté franchement surréaliste, unique au Québec. Benoît Chapat, le maître d'œuvre, privilégie l'art. Chaque livre a sa signature visuelle, sa forme, ses caractères, son papier et sa reliure. Le lecteur peut même y découper délicatement les feuilles pliées, dans un geste d'appropriation privée. Objets de bibliophiles, les cahiers cousus main, à l'ancienne, ajoutent à la fantaisie.

Pourquoi tant d'amour ? Pour dénicher le rêve, pour faire gronder la révolte et la contre-culture, pour attiser le fantasme et le fantastique. La littérature est cet espace qui accueille la poésie de la trouvaille, le théâtre de l'inconscient. Il arrive que la beauté soit salie et que l'envers du monde se démasque, affichant sa radicalité critique, son immoralité joviale, sa douce anarchie. Quelques slogans y font déraiper les truismes et moquer les produits préemballés. Telle est l'entreprise hilariante, un tantinet ravageuse, de Chapat et de ses 46 auteurs ; la plupart peu connus, certains un peu plus dans certains cercles (Patrice Desbiens, Robin Aubert, Maxime Catellier), qui comptent aussi Michel Garneau et *Dix poèmes* d'Edgar Poe. À noter : Thierry Horguelin y a donné *La nuit sans fin*, récoltant le premier prix pour des nouvelles décerné par l'Académie royale de Belgique en 2009. Une saisissante photo de couverture y était signée Pierre Peuchmaurd.

Les aphorismes de Peuchmaurd

Qui est Peuchmaurd ? Il plaçait son recueil *Fatigues* (1978) sous le minimalisme : « *Presque riens, glissements à peine, clins d'yeux, guerres lasses* ». Né à Paris en 1948, il est décédé le 12 avril 2009 ; il avait appartenu à un collectif surréaliste, puis avait passé sa vie à Brive, ville d'un salon du livre annuel et d'un marché chanté par Brassens, jumelée à Joliette. Et il avait rencontré L'Oie de Cravan. Avec les éditions Myrddin créées par Peuchmaurd et leur catalogue d'une quarantaine de titres, voici que Chapat l'a jugé essentiel ! C'est ainsi que *Fatigues*. *Aphorismes complets*, conçu de son vivant, allait naître, dédié à son éditeur québécois.

Qu'est-ce qu'un aphorisme ? Virtualité discursive infiniment autoritaire, en un sens théologiquement autoritaire. Puissance logocentrique, porteuse de silence, qui libère le discours de sa propre autorité en lui restituant sa présence intouchable, monumentale, inaccessible. Effet de présence surgissante, surpuissante, de la parole. Ces mots empruntés librement au philosophe Derrida, qui reliait photographie et aphorisme, restituent la force de cette poésie connotée d'un art critique et distancé.

Autrement dit, Peuchmaurd est un geyser de mots d'esprit, tambouille d'un inconscient rieur, jeux insolents et bon enfant. Haussement d'épaules et gloussement, cet art de vivre de peu, d'un jet, comme un seul instant, désenchaînait la logique et y renouait l'absurde. Voici pour la religion du rire : « *Les merches nilent dans les haies. Assez sauvagement.* » Pour le dérèglement des mots : « *Ouïe ou non.* » Et pour l'art de vivre : « *À toute chose, malheur est mauvais.* »

Dans *L'immaculée déception* (*Fatigues II*), Peuchmaurd invoquait Robert Walser qui écrivait : « *Je m'interdis de comprendre quoi que ce soit. Comprendre ne pourrait que m'énerver.* » Il est ici question de l'âme au long « *Sanglot : l'eau du sang* ». Paradoxes, retraits, surprises orales, traces d'ange, hommage à Emily Dickinson. Dans *Le moineau par les cornes* (*Fatigues III*) et dans *La position du pissenlit* (*Fatigues IV*), l'irrésistible « *Tête-bêche, creuser* » continue son terrassement. Les relevés de sottises abondent, inassouissable engouffrement dans le sarcasme, au trait taumachique, sur la pente savonneuse. L'appel du contexte fait un réceptacle sourd : « *C'est la rentrée littéraire ; je lis Shelly, Andersen et Arno Schmidt.* » L'inactuel est un point d'observation qui vaut bien un nid d'aigle. Pour l'œil perçant.

Collaboratrice
Le Devoir

Cuisine de langage

De ces aphorismes aux bons mots, couvrant une trentaine d'années, au dernier volume inédit et posthume, que retenir ? D'A l'usage de Delphine (*Fatigues I*), beaucoup de traces légères, volatiles et aviaires. « *Agir au plus*

FATIGUES
APHORISMES COMPLETS
Pierre Peuchmaurd
Avec quatre dessins de Jean Terrossian
L'Oie de Cravan
Montréal, 2014, 225 pages

POLARS

Un charme vieillot

MICHEL BÉLAIR

À début, on dirait un roman d'aventure mal traduit tout droit sorti du XIX^e siècle : brisures de rythme, maladroites de style, imprécisions. Puis l'image de Maurice Leblanc s'impose, d'un sous-Maurice Leblanc plutôt, lorsque Vic Verdier décide que son personnage de Phantomax fera place à un autre aventurier au nom improbable de Gonzague Aylwin... Tout cela explique facilement qu'il vous faudra probablement plus d'une centaine de pages avant d'accrocher vraiment à ce récit rocambolesque planté dans la Vieille Capitale au début du siècle dernier.

Pourtant, l'intrigue est touffue à souhait et se déroule en trois temps distincts dont seul le dernier (l'épilogue en fait) se passe aujourd'hui. Tout le reste nous plonge à la fin de la Première Guerre mondiale, à Québec, alors que Vic Verdier, l'infirme, est déshérité par son père au profit de son jeune frère revenant de la guerre bardé de médailles. Napoléon-Bonaparte mettra ainsi la main sur l'empire Verdier constitué de plusieurs entreprises alors que Victor

Hugo (Vic) ne gardera que l'imprimerie Jacques-Cartier dont il s'occupe depuis longtemps. Très vite, on apprendra que Napoléon est une crapule et Vic, un être complexe et romantique.

Noms d'emprunt

Imprimeur et restaurateur de livres anciens, donc, Vic Verdier est aussi feuilletoniste et romancier et c'est lui qui, sous le pseudonyme de Pierre Cimon, est l'auteur des aventures de Phantomax et de Gonzague Aylwin de même que de plusieurs romans inédits. C'est même lui qui signe cette histoire de plus de 300 pages que vous êtes en train de lire et qui est en fait l'œuvre de Simon-Pierre Pouliot. Le livre lui-même se présente sous l'allure d'un vieux manuscrit taché de gouttes de sang sorti d'une caisse de documents hétéroclites signés... Pierre Cimon.

Mais le charme vieillot de cette histoire — qui au fond est celle d'un romancier qui souhaite laisser des traces de son œuvre — réside d'abord dans le parfum Belle Époque qui s'en dégage. Les personnages comme les situations décrites sont littéralement d'un autre âge, et Vic et ses



CAROLINE BEAULIEU

Simon-Pierre Pouliot, alias Vic Verdier, signe un récit à l'intrigue touffue, mais qui tarde à démarrer.

amis de la Maison rouge donnent au Québec du début du XX^e siècle une allure plutôt sympathique. Tout comme cette intrigante disparition d'imprimeurs dans des circonstances aussi bizarres que sanglantes vient pimenter le récit et lui donner son titre.

N'empêche que la grande scène finale, qui a tout d'une performance à la Houdini, repose avec encore plus d'acuité

une question toute simple : pourquoi risquer de décourager les lecteurs impatients et ne pas faire démarrer le récit plus tôt ?

Collaborateur
Le Devoir

L'IMPRIMEUR DOIT MOURIR
Vic Verdier
XYZ éditeur
Montréal, 2014, 340 pages

LITTÉRATURE

L'écrivain
espionné

Le dernier Ian McEwan manie humour, projets littéraires et affaires politiques

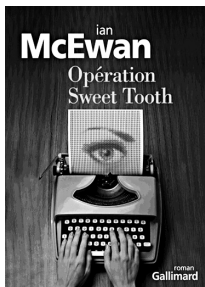
GILLES ARCHAMBAULT

Il n'y a pas un écrivain qui ne rêve d'être entretenu. Quand les revenus que lui rapportent ses livres ne suffisent pas, il verrait bien que l'aide discrète d'un mécène vienne adoucir ses fins de mois. Mais il y a la manière.

Ian McEwan, romancier talentueux et néanmoins britannique, illustre de façon brillante ce qui arrive lorsque l'État décide de s'immiscer directement dans la création littéraire. On est dans les années 70, la plupart des écrivains flirtent avec des idées dites de gauche. Ils ont la fâcheuse habitude, estime-t-on en ces lieux, de pencher du côté de Moscou ou de Pékin plutôt que de celui de Washington.

Les services de renseignement britanniques voudraient bien que la tendance soit renversée. La CIA n'en serait que plus rassurée. Mais comment parvenir à ce qui paraîtrait un juste retour des choses? Tout simplement en finançant, à son insu, les premiers pas d'un écrivain prometteur.

Tom Haley vivote en donnant des cours mal payés dans une université. Son rêve: écrire en toute liberté des livres qui témoignent de son interprétation du monde. Il n'est pas fat, doute comme il convient de ses chances de réussite. Il ne se doute pas le moins du monde que le M15, service de renseignement, l'a choisi comme cible.



L'espion qui l'aimait

Celle qui sera chargée de l'appâter est une jeune femme du nom de Serena Frome. Elle est plutôt belle, à la fois naïve et retorse. Elle a en tout cas une certaine aisance à tomber amoureuse. Son premier flirt, Jeremy, finit par lui confesser qu'il aime surtout les hommes. Qu'à cela ne tienne, elle réussit à se faire embaucher comme vague employée dans le service de renseignement.

Serena tombe amoureuse de Tony Canning. Homme mûr, il l'initie à la vie. Ne pas oublier que la jeune femme est à la fois crédule et rusée. Canning la fascine au point qu'elle ne s'aperçoit pas, ou ne veut pas s'apercevoir, que c'est grâce à l'intervention de ce vieil amant, espion en même temps qu'universitaire de haut vol, qu'on lui confiera la tâche d'approcher Tom Haley. Comme le lecteur s'y attendait, Serena aura de l'attirance pour l'homme et l'œuvre tout à la fois.

Ian McEwan manie l'humour avec brio. Quelle est la part de l'exagération dans cette peinture des milieux de l'espionnage? Bien malin qui le saurait. Et cela de toute manière importe peu. C'est d'ironie et de clins d'œil qu'il s'agit. Les intrigues amoureuses de Serena sont vraisemblables, mais on n'y attache pas tellement d'importance, plutôt attisé par l'issue d'une affaire politique. De même, les projets littéraires du jeune romancier qui finira par s'apercevoir qu'on le manipule n'ont-ils que peu d'impact.

Pour moi, cette *Opération Sweet Tooth* est avant tout un divertissement mené de main de maître par un écrivain en pleine possession de ses moyens. Un roman qui n'ennuie jamais, qu'on oubliera toutefois sans trop de mal.

Collaborateur
Le Devoir

OPÉRATION SWEET TOOTH

Ian McEwan
Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon
Gallimard
Paris, 2014, 437 pages

« Je ne peux m'empêcher de penser qu'il mémorisait nos ébats pour en faire usage plus tard... »

Extrait d'*Opération Sweet Tooth*

Un chasseur sachant écrire avec du chien



LOUIS
HAMELIN

Comme ils vont faire leur *shopping* et leur *footing*, les Français peuvent maintenant acheter leurs livres de *nature writing*. Chez Gallmeister, c'est la marque de commerce de la maison et le nom d'une collection. Au Cherche-midi, l'emprunt figure entre parenthèses sur la couverture de *Mon Amérique*, le dernier recueil d'histoires de Jim Fergus. Que la désignation de ce qui se présente désormais comme un genre littéraire à part soit jugée intraduisible, je veux bien. Mais le texte? Encore faudrait-il trouver des passeurs linguistiques qui soient à la hauteur de la tâche, ne serait-ce que pour nous épargner l'envie de courir nous procurer les versions originales.

Dans la traduction du nouveau Fergus que signe Nicolas de Toldi, c'est parfois la connaissance physique du territoire, pour ne pas dire le simple gros bon sens géographique, qui fait défaut. Ainsi, situer des «forêts tropicales» dans les «régions du nord-ouest des États-Unis» constitue une aberration assez renversante, compte tenu du fait que, du point de vue écosystémique, l'Oregon et les Tropiques, ça fait deux. Dans ce cas, il fallait traduire «rain forests» par «forêts pluviales». Si le *nature writing* veut être davantage qu'une formule commerciale accrocheuse, ce genre d'attention portée aux petits détails devrait aller de soi.

Ailleurs, c'est la maîtrise de la langue de départ qui semble faire problème. Parler de «l'apparence savamment chorégraphiée» d'un politicien là où l'auteur, comme le montre le contexte de sa phrase, désire en fait attirer notre attention sur une «apparition savamment chorégraphiée» est un peu gênant. En anglais, c'est le même mot: *appearance*. Une erreur de débutant...

Cela dit, du *nature writing*, peu importe le flou générique dans lequel baigne ce courant dont l'étiquette est appliquée sans distinction à des ouvrages de fiction et à des articles de commande écrits pour des magazines de plein air, Jim Fergus en est un pur produit. On ne s'étonnera pas de retrouver, dans le double rôle de préfacier et de personnage récurrent de ces histoires, le bon vieux Rick Bass, qui est au *nature writing* actuel quelque chose comme le pape. C'est une religion où la canne à mouche remplace l'encensoir et où des labradors et des braques allemands de bonne race chasseuse tiennent lieu de servants de messe. Pas surprenant non plus d'y trouver Monsieur Jim Harrison parmi les bonnes fourchettes conviées aux agapes d'une tribu de prédateurs-jouisseurs qui voit dans la volée de plombs sortant d'un calibre 16 le plus court chemin vers une table bien garnie.

Gibier à plumes

Le parallèle avec la religion ne me semble pas exagéré. Dans un recueil d'histoires de pêche parues il y a quelques années, Thomas McGuane, autre apôtre en vue de la littérature, évoquait un voyage sur la Côte-Nord du Québec où l'avaient attiré les saumons de notre portion d'Atlantique. McGuane fut frappé par la description de la technique de chasse à la perdrix de son guide, un jeune gars du coin: il arpentaient les sentiers avec son chien, lequel levait et branchait les oiseaux que son maître faisait ensuite tomber comme des fruits mûrs d'un coup de fusil tiré sans cérémonie.

Assez typique, chez nous, cette conception de la chasse comme loisir destiné à remplir le congélateur. Des centaines de milliers de gélinottes et de téttras sont massacrés comme ça chaque année dans les territoires nordiques et les réserves fauniques du Québec, par des gens dont le «sport» consiste à ne quitter le volant du bazou ou du quatre-roues que le temps d'ajuster une volaille immobile. Et tout aussi typique la réaction de McGuane: dans le non-dit de sa phrase se devinait la moue horrifiée du puriste devant un blasphème.

Chez Fergus et ses pareils, la «chasse aux oiseaux» est une activité noble et une longue tradition, plutôt que la viandeuse affaire d'un petit peuple jamais vraiment sorti du bois. Le prélèvement faunique n'y conserve sa vocation nourricière qu'au prix d'une ritualisation digne des courses de taureaux de Papa Hemingway. On peut parler de sport, et même de culture, quand un exercice place aussi haut le moyen par rapport à la fin. Le mot même d'«oiseau» prend, dans la bouche de ces propriétaires d'épagneuls ou de braques



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Chez Fergus et ses pareils, la «chasse aux oiseaux» est une activité noble et une longue tradition, plutôt que la viandeuse affaire d'un petit peuple jamais vraiment sorti du bois.

plus passionnés par le travail de leurs chiens pointeurs ou leveurs que par les considérations balistiques, un sens noble, servant à désigner aussi bien le faisán, la perdrix choukar et le lagopède à queue blanche des cimes du Colorado que quatre ou cinq espèces de téttras et autant de colins (les fameuses «cailles» des traducteurs europocentristes, qui n'en sont pas à une impropriété taxonomique près...).

Chaîne alimentaire

Il faut dire que ce Jim Fergus fait vraiment la belle vie. Il paraît qu'il se sent comme chez lui à Montparnasse, mais c'est dans l'Ouest sauvage, où il habite, qu'il s'est baladé pendant six ans, avec une caravane en remorque et sa vieille chienne labrador sur la banquette arrière, et rien d'autre à faire que de chasser et pêcher selon la saison et alimenter de sa prose des publications comme *Sports Afield*, ou ce magazine en ligne qui porte le beau nom de *Jeep Sporting Destinations*.

Le fait sportif en lui-même, le tir qui fait basculer tel perdreau lancé comme un missile, intéresse finalement assez peu Jim Fergus. La

mise à mort ne donne pas l'impression de l'exciter beaucoup. Comme pour le Tourgueniev des *Mémoires d'un chasseur* (Folio), ses récits nous entraînent presque toujours ailleurs, là où règnent l'humain et l'amitié, où la chasse est un terrain comme un autre pour pratiquer l'observation du monde, en même temps que l'ultime prétexte de la joie sauvage d'exister.

«Pour le dîner, je fis rôtir trois gélinottes à queue fine que j'avais apportées du Montana. Je les avais farcies avec leurs gésiers hachés revenus avec de l'ail, des oignons verts et quelques grains de raisin. J'avais fait une sauce en déglacant le plat d'un bouillon de gibier et j'avais accompagné le tout de poireaux braisés, de tomates sautées, de fines pommes frites ainsi que d'une salade, d'une baguette et d'une bonne bouteille de margaux.» Amen.

MON AMÉRIQUE

Jim Fergus
Traduit de l'anglais (américain)
par Nicolas de Toldi
Le Cherche-midi
Paris, 2014, 302 pages

PRIX
littéraire
DES
COLLÉGIENS

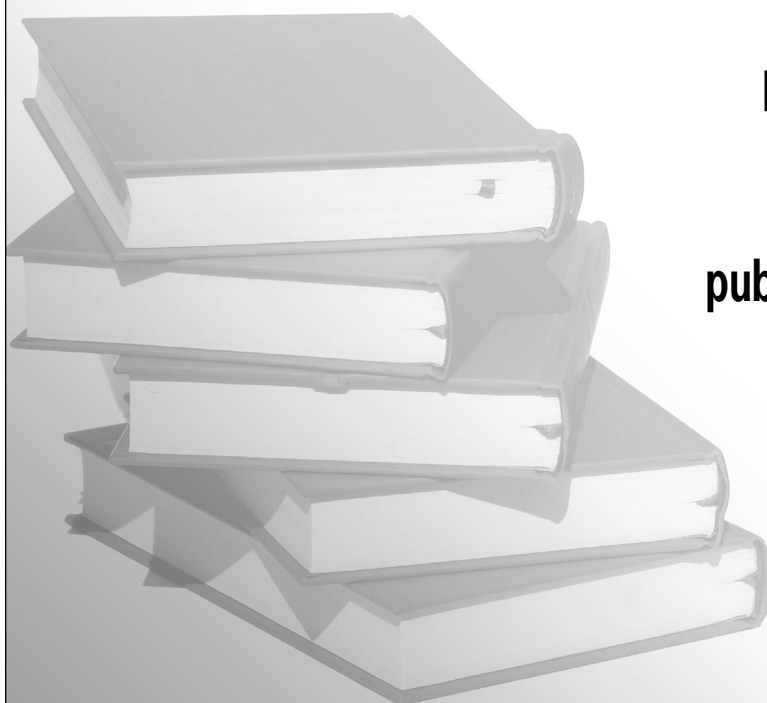
LOUIS CARMAIN

remporte le prix littéraire
des collégiens 2014,

pour son roman

GUANO

publié aux Éditions
de l'Hexagone.



www.prixlitterairedescollégiens.ca



ESSAIS

Le Québec est-il condamné à l'inachèvement?



LOUIS CORNELIER

En 2012, les Québécois, exaspérés par un gouvernement libéral qui malmène la jeunesse, qui reste sourd à leur désir de laïcité et qui ne gère qu'au profit des affairistes et au mépris du bien commun, remettent les clés d'un demi-pouvoir dans les mains du Parti québécois. Ce dernier calmera les ardeurs des jeunes porteurs du carré rouge en leur concédant une demi-victoire et tentera de redonner un souffle identitaire au Québec avec son projet de charte de la laïcité, contesté mais néanmoins fort d'un appui majoritaire.

Le 7 avril dernier, cet élan mitigé frappe un mur. Le désir de laïcité est oublié au profit d'un repli dans l'économisme banal, dans les « vraies affaires », qui ne sont que l'autre nom de la désertion nationale et politique. « Nous sommes à l'aise au Canada, constate avec dépit Jonathan Livernois dans *Remettre à demain. Nous y sommes libres et notre culture y est florissante. Bref, nous avons les moyens de nos ambitions. Et cela en dit long sur nos ambitions.* »

Le Parti québécois, maladroitement, peut-être, mais tout de même, a tenté une entreprise de renaissance nationale. Les Québécois ont finalement cru le paradoxal Philippe Couillard, qui leur a dit qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter pour leur identité puisqu'ils étaient déjà forts, mais qu'ils devaient absolument apprendre l'anglais pour être modernes!

Une puissante illusion

Cet épisode de notre destinée confirme la thèse développée par Jonathan Livernois, professeur de littérature au collégial, dans *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*: habités par la peur de disparaître depuis les débuts de la colonie, les Québécois, en même temps, « ont aussi le sentiment, tapi au fond d'eux-mêmes, que rien ne pourra faire disparaître leur présence en terre d'Amérique ».

Cette puissante illusion, pour reprendre les termes de l'essayiste, nous condamne à l'inachèvement. Notre désir d'entrer pleinement dans l'Histoire finit toujours par avorter, parce que nous sommes convaincus que nous sommes là pour toujours et que, par



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Les Québécois sont au fond persuadés que rien ne les fera disparaître d'Amérique. Et cette certitude les condamne à l'inachèvement, croit Jonathan Livernois.

conséquent, rien ne presse. Pierre Vadeboncoeur, à qui Livernois emprunte ces idées, parlait d'un sentiment de « permanence tranquille » qui explique le « caractère anhistorique du Québec » et nous fait vivre dans l'écartèlement. Nous avons, et notre histoire nous donne raison, peur de disparaître, mais la croyance en notre éternité nationale nous paralyse.

Situé sur « un terrain glissant, entre l'histoire des idées et la littérature », l'essai de Jonathan Livernois, habitué à la fois par l'urgence et la mélancolie, n'est pas de tout repos. Il soulève plus de questions qu'il n'apporte de réponses et laisse le lecteur aux prises avec des inquiétudes qui forcent une réflexion ouverte. L'essayiste explore finement l'ambivalence québécoise, cherche à l'expliquer, la explore, mais il reconnaît en fin de parcours son incapacité à proposer une voie de sortie évidente. Il ne sombre jamais, pour autant, dans le désabusement et ne perd pas espoir de trouver, notamment grâce à la littérature, « une énergie propre à la rupture ».

Pour expliquer ce sentiment de permanence tranquille qui

nous maintient dans un état de flottement et nous cantonne dans la position du velléitaire, Livernois remonte aux sources. Le Québec, rappelle-t-il, n'a pas de date de naissance officielle. Issu de l'inachèvement de l'Amérique française, il n'a connu ni rupture coloniale ni rupture monarchique. Les rébellions de 1837-1838 marquent une volonté de fondation et portent des espoirs d'émancipation et de rupture avec le lien colonial, mais elles échouent et restent donc inachevées.

Pour compenser le sentiment de défaite qui s'ensuit, le Québec s'accroche au mythe compensatoire de sa mission providentielle, qui donne un caractère d'éternité à son existence en Amérique. Papineau lui-même, malgré la débâcle, parle alors de « cette évidente vérité [qu'est] la conservation de la nationalité canadienne ». Nous nous sommes battus pour exister, nous avons perdu, mais nous allons durer, quoi. Illusion, note Livernois.

Accoucher

La Révolution tranquille peut être considérée comme une reprise du combat pour

l'existence, comme une tentative d'enfin s'inscrire dans l'Histoire, en réactivant les projets de laïcité et d'un statut constitutionnel libérateur pour le Québec. Là encore, malgré certaines avancées, l'élan se brise. Est-ce attribuable à une coupure trop radicale avec le passé, comme l'affirme un néoconservateur comme Bock-Côté? Livernois ne le croit pas et ne voit pas de quelle manière un retour à des valeurs canadiennes-françaises inaltérables pourrait contribuer à un déblocage, surtout quand on considère que ces dernières sont porteuses de la permanence tranquille.

Le printemps 2012 s'inscrit dans la même tradition, dans la mesure où « ses habitants en rouge ne sont pas allés au bout de ce mouvement prometteur, comme si celui-ci s'était enlisé quelque part après l'élection du Parti québécois ». Rapidement, la commémoration « de ce qui n'a pas abouti » a remplacé le désir de prolonger le mouvement. C'était beau, ça a marché à moitié, on y reviendra bien un jour puisque nous avons l'éternité devant nous.

Or, confie l'essayiste lors d'un entretien téléphonique, pendant ce temps, l'Histoire se joue, nous en sommes les victimes et on ne sait pas ce qui se passe. En octobre 1970, le poète et journaliste Gerald Godin est emprisonné, pour rien, à la prison Parthenais. De là, il voit le drapeau du Québec au mât de la station Radio-Québec, mis en berne en mémoire de Pierre Laporte, ce que les prisonniers ignorent. Il n'y a pas la guerre, mais l'Histoire se fait, frappe le Québec (le drapeau en berne en témoigne), pendant que nous sommes enfermés (la prison) dans le quotidien banal, qui perdure, et qui nous cache le réel.

« Collectivement, nous sommes rendus, je l'espère, à une maturité d'indignation », écrit le jeune et brillant essayiste de 32 ans qui, marié, ça ne s'invente pas, à une sage-femme souhaite l'accouchement historique du Québec avant sa disparition. Comment? Il ne le sait pas, et moi non plus. Surtout depuis le 7 avril 2014.

louisco@sympatico.ca

REMETTRE À DEMAIN
ESSAI SUR LA PERMANENCE
TRANQUILLE AU QUÉBEC
Jonathan Livernois
Boréal
Montréal, 2014, 152 pages

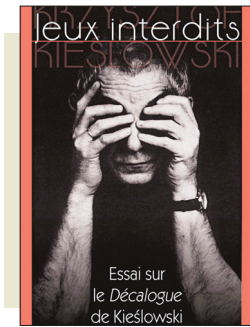
nonce les attaques contre le totalitarisme, plus plébiscitées mais tout aussi virulentes, de son cadet et compatriote George Orwell. Il se délecte du résumé percutant que fait l'anarchiste français Pierre-Joseph Proudhon des relations orageuses que celui-ci avait avec Marx: « Il m'appelaient un idéaliste sentimental, et il avait raison; je l'appelais un vaniteux perfide et sournois, et j'avais raison aussi. »

Il met en garde les anarchistes contre la tentation de simplifier les choses pour mieux tenter de les changer. C'est à l'honneur de son esprit tout en nuances. Russell est convaincu que la suppression du capitalisme ne devrait pas entraver la création artistique et tant d'autres réalités qui surgissent « d'un côté indompté » de la nature humaine. La vraie révolution ne nuirait, en effet, ni à la diversité ni à la liberté.

*Collaborateur
Le Devoir*

LE MONDE QUI POURRAIT ÊTRE
Traduit de l'anglais par
Maurice de Cheveigné
Lux
Montréal, 2014, 268 pages

LA VITRINE

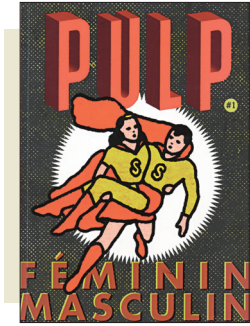


ESSAI

JEUX INTERDITS
ESSAI SUR LE DÉCALOGUE DE KIESLOWSKI
Yves Vaillancourt
PUL
Québec, 2014, 118 pages

Avec les dix films qui composent son *Décatalogue*, le cinéaste Krzysztof Kieslowski (1941-1996) explore « la dure expérience du choix moral » dans un monde sans repères. Dans cet essai, l'écrivain et professeur de philosophie Yves Vaillancourt analyse cette œuvre puissante à partir de deux angles: la théorie du mimétisme humain de René Girard et le symbolisme religieux. Kieslowski, explique-t-il, veut illustrer que, dans un monde qui a congédié la transcendance, « nous n'avons que les effets miroirs des hommes dans leurs rapports mutuels à l'interdit » pour nous guider vers une certaine élévation morale. Son *Décatalogue*, cela dit, s'il assume la sécularisation du monde, témoigne aussi de « la pérennité de nos références religieuses » dans l'entreprise qui consiste à distinguer le bien du mal. Ce bel essai nous permet de redécouvrir la profondeur philosophique des films du grand cinéaste polonais.

Louis Cornellier



MAGAZINE

PULP #1
FÉMININ MASCULIN
Paris, 2014, 128 pages

Y a-t-il trop d'images, comme le soutient ici le réalisateur Bernard Emond? Il y en a certainement beaucoup, beaucoup, et c'est afin de les analyser et de les faire dialoguer que le magazine français *Pulp* a vu le jour: « Car une image n'est ni vraie ni fausse; elle est, tout simplement. Elle est une expérience esthétique, mais aussi le reflet d'une époque, d'une mentalité, d'un air du temps. » Pour le premier numéro, un thème riche, et pas seulement visuellement: le féminin et le masculin. Le magazine, bellement illustré, au graphisme vif mais à l'impression pas toujours précise, échoue pourtant dans son ambition en évacuant trop rapidement des sujets complexes, pourtant fort intéressants. Les Femmes en une toute petite page sont réduites à leur cliché, comme les hommes-objets ou la commercialisation des œuvres d'art. Le sac à main, le pantalon pour elle, les héroïnes, les vampirettes, l'ambiguïté sexuelle, autant de thèmes sexy qui auraient mérité mieux que ces rapides slaloms, ce traitement superficiel. On feuillette, curieux, on ralentit parfois la lecture, amusé par un détail, mais le plan reste trop large pour satisfaire l'appétit. Dommage.

Catherine Lalonde

Félicitations
à Louis Carmain,
lauréat du
**Prix littéraire
des collégiens
2014**

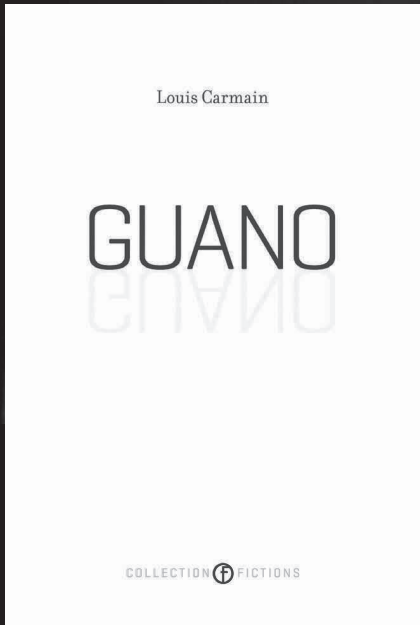


photo: Mathieu Rivard

PRIX
littéraire
COLLÉGIENS
l'Hexagone
Une compagnie de Quebec Media

Bertrand Russell, le comte anarchiste

Son grand livre oublié, préfacé par Jean Bricmont, s'adresse à notre temps

MICHEL LAPIERRE

Étonnant que Bertrand Russell (1872-1970), aristocrate britannique, ait publié une défense mesurée de l'anarchisme et que ce philosophe positiviste, logicien et mathématicien fasse appel aux sentiments pour justifier ses vues. Dans *Le monde qui pourrait être* (1918), de nouveau accessible en français, le Prix Nobel de littérature (1950) estime que l'anarchisme favorise l'art créateur, l'amour et la pensée, si ses tenants ne posent pas trop de bombes...

Lord Russell, héritier en 1931 du titre familial de comte, voit l'anarcho-syndicalisme comme « la forme populaire » de l'« anarchisme d'individus isolés », qui suivent les traces des aristocrates russes Bakounine et Kropotkine, partisans de l'abolition de l'État pour le remplacer par une société libre et égalitaire. Il considère que cet utopisme se rapproche des idées des militants les plus avancés du syndicalisme d'industrie, pratiqué aux États-Unis, et de celles des défenseurs les plus radicaux du *guild socialism* britannique.

Mais n'est-ce pas là les propos hermétiques et vieillards d'un patri-

« S'il faut de façon permanente soumettre le côté sauvage de la nature humaine aux règles ordonnées du bureaucrate bienveillant et borné, la joie de vivre disparaîtra »

Extrait de l'ouvrage *Le monde qui pourrait être*

cien dilettante? Nullement. La prescience lumineuse de l'écrivain reste d'actualité.

Nuances

Dès 1918, Russell décèle dans les mouvements révolutionnaires une tendance vers l'autoritarisme: « Je crains fort que le socialisme marxiste ne mette entre les mains de l'État un pouvoir beaucoup trop important, et que l'anarcho-syndicalisme, dont le but est l'abolition de l'État, ne soit obligé de réédifier une autorité centrale afin de faire cesser les rivalités entre les divers groupes de pro-

ducteurs. » Dans ce dernier courant qu'il préfère, il perçoit souvent « davantage de haine que d'amour ».

Le philosophe insiste: « une largeur de vue et une vaste faculté de compréhension » doivent prévaloir le militant contre le fanatisme. Il tient toutefois à signaler: « Pour chaque homme tué par la violence anarchiste, des millions sont tués par la violence des États. »

En opposant la sincérité des émotions à la sécheresse des idées et à la sacralisation des maîtres à penser, Russell an-



professeur de philosophie
traduit de l'anglais par Maurice de Cheveigné

**SOCIÉTÉ
QUÉBÉCOISE DE LA
SCHIZOPHRÉNIE**

**De l'information pour
comprendre, du soutien et de
l'entraide pour mieux vivre.**

**514 251.4000 poste 3400
1 866 888.2323**
www.schizophrenie.qc.ca
info@schizophrenie.qc.ca

**La schizophrénie
est la maladie
la plus invalidante
chez les jeunes**